

Le lieu et la présence

Avec Jacques Moulin, la poésie n'est pas seulement une manière de dire, c'est aussi une façon de voir, de faire naître le monde.

Il suffit, à certains poètes, de s'approcher du monde avec ferveur pour le rendre tangible. Écartant tout ce qui pourrait faire écran entre eux et le sensible, ils nous le donne à voir dans son immédiateté. Jacques Moulin (né en 1949), l'auteur d'*Escorter la mer* (Empreintes), de *Comme un bruit de jardin* (Tarabuste), d'*À vol d'oiseaux* (L'Atelier contemporain) est de ceux-là. Dans *Portique*, c'est d'un port qu'il s'agit, de quais, de poutrelles, de poulies, d'arceaux aériens « *aux allures de pachydermes* », de *portiques*, ces appareils de levage qui glissent sur voie ferrée en déplaçant les conteneurs empilés sur les quais, « *Quarante tonnes sous la pince. Vingt-cinq boîtes à l'heure* ». Tout ça vit, vibre – « *On joue au lego pour de vrai* » – monte et descend dans d'incessants grincements et parmi les effluves de cambouis.

Pour aider le lecteur à partager cette rythmique endiablée sur fond de géométrie mouvante, Jacques Moulin a conçu le long poème qu'est *Portique* à l'image de la réalité qu'il évoque. En une sorte d'effet miroir chaque poème a la forme d'un conteneur rempli de mots. « *Les mots sont dans la boîte Chaque boîte fait un poème* ». À la manière du portiqueur ou du grutier, le poète pose ses mots dans une forme, les assemble non sans les faire grincer quelquefois. À cette analogie visuelle s'ajoute le travail de l'homonymie, qui substitue à la grue métallique, la « *grue cendrée* », ou qui nous transporte sur un quai du Pirée, au IV^e siècle avant J.C. puis à Athènes sur les traces de Zénon de Cittium, un philosophe qui donnait son enseignement sous un portique – *stoa*, en grec – d'où le nom de stoïcisme pris par sa pensée. « *Les idées viennent par les ports* » commente Moulin qui sait si bien laisser

l'initiative aux mots, se mettre à l'écoute de leurs prolongements dans l'imaginaire, le temps, l'Histoire. Des mots qui, associés à une structure énumérative, créent un puissant effet de présence. Une façon de faire du poète un « *pontier portiqueur passeur de mots* » tant le mouvement des portiques et le ballet des conteneurs se rapproche du travail d'écriture d'un poème.

Du quai, « *plateau fait pour la guerre* », aux constructions conçues pour se défendre ou s'abriter, il n'y a que la distance séparant la Normandie maritime du village d'Uffholtz, dans le Haut-Rhin. Et de son *Abri Guerre* qui fut, un temps, la résidence de l'auteur, un séjour dont est issu son *Journal de campagne*. Il y explore les notions de fortification, de mémoire en les conjuguant à différentes manières de vivre ensemble. Alternant vers, prose et méditations sur la matière même de mots comme *fortification, redoute, meurtrière*, le poème chemine, s'attarde à tout ce qui garde mémoire de guerre, fait campagne, s'accorde aux plis du sol, redouble ses travaux d'approche, progresse à l'abri ou à découvert. « *La phrase galope le vers se pose en glaise / Rencontre la tranchée comme un mot qui cisaille / Une étendue de pages / Zigzague un peu* ». Poème qui « *tient debout sans rempart* », entre dans le paysage, « *s'encastre en pays* ». « *La terre est meuble c'est le printemps / Les morts de guerre allègent la terre* » ; les randonneurs passent, emportant un peu de « *la mémoire sombre sous leurs semelles* » tandis que sur le papier les mots « *se tortent / en file indienne* ». Et comme nous sommes dans un pays de laboureurs et de vigneron, c'est au café que se termine le parcours. « *Pousser la porte pour bistroter / Abri café* ». Et en ce lieu où se disent des « *choses d'hier et de la vie* » le poème, comme le poète, se sentent chez eux tant le poème de Jacques Moulin « *court après les bouches / Cherche à flûter comme font les verres / Qui trinquent haut / Avant partir* ».

Richard Blin

JACQUES MOULIN **PORTIQUE**, avec des dessins d'Ann Loubert, L'Atelier contemporain, 64 p., 10 €, et **JOURNAL DE CAMPAGNE**, avec des dessins de Benoit Delescluse, Encrages & Co, 64 p., 18 €

**Portique, de Jacques Moulin, avec des gravures d'Ann Loubert, L'Atelier contemporain,
François-Marie Deyrolle éditeur, 2014**

par Élodie Bouygues

Le dernier recueil de Jacques Moulin, *Portique*, nous introduit dans un espace-frontière à la triple intersection de la terre, de la mer et du ciel : le port industriel et marchand, dont la démesure incarne le rêve prométhéen de notre société moderne. Le mot « poulies », qui ouvre le recueil sous l'égide du philosophe Alain (« *Je retourne à mes poulies ; je veux que le grincement soit dans ma notion.* »), dit bien le choix d'une esthétique nouvelle, sous le signe de la mécanique et de l'emboîtement. Largement inspiré des docks du Havre, le recueil est un projet ancien, qui puise à des souvenirs d'enfance. Le poète abandonne ici l'univers naturel des ouvrages précédents (bien que les oiseaux, ça et là, apparaissent encore, incontournables « grues », de plumes ou de fer), pour s'attacher au paysage de métal et de rouille dont il réalise l'*ekphrasis* à l'instar des écrivains romantiques du XIX^{ème} siècle – les portiques, ponts tournants et amoncellement de conteneurs évoquant de façon surprenante mais indéniable la silhouette des « ruines des portiques de Palmyre » ou les « bassins de mer au couchant mirage d'abbayes en mélancolie »...

L'écriture est puissante et rugueuse, elle rend sensible l'affairement vibrionnant du port, l'implacable volonté des machines, le mouvement entêté et répétitif du portique à l'emportage : « Tout ça trafique manœuvre s'empile ». Le langage technique dit l'importance du rapport au réel pour le poète. Le désir n'est pas de pittoresque, mais de vérité : « bigues », « gerbage », « fardage », « palonnier », « haussière », « pontée » sont les mots du métier, et, pour désigner les objets et les actes, il n'y en a pas d'autres. On sent que le témoin attentif s'efforce de déchiffrer le fonctionnement d'un lieu sybillin, de comprendre ses lois et son « système », si bien qu'une certaine logique se dessine dans le ballet des machines, erratique au premier regard. L'usage de l'anglais international, les données chiffrées, la taille des navires, les quantités exorbitantes de caisses déplacées évoquent avec intensité le grand remue-ménage du commerce mondial.

Le port est bien la matrice fondamentale, tout part de lui et tout y revient. Peu à peu, il se donne à lire. Et comme le spectateur observe en poète, c'est « le port comme poétique » qui se révèle dans toute sa paradoxale évidence. Paradoxale en effet, car comment donc, à partir de ce chantier industriel, bruyant, saturé et déshumanisé, *faire poème* ? Jacques Moulin répond : en premier lieu, par la langue. Celle-ci s'impose dès la première ligne, élaguée, compacte, heurtée, haletante, fricative : « Poulies bigues leviers crics caliornes poutrelles palans avec ou sans câble sur roue ou sur pied Tout un cortège en campagne depuis longtemps dedans ma tête ». Le « grincement » invoqué par Alain travaille la ligne sonore, qui crisse, criaille et claque, rappelant sans cesse que « grue et portique sont mots de glotte ». L'absence totale de ponctuation, l'ellipse, la parataxe, incitent le lecteur à trouver son propre chemin dans le bloc de texte troué de minces respirations, dans lesquelles s'engouffre « l'air laryngé du large ». Il y a en effet « moins d'huile dans la trame la trame des mots perdus dans la syntaxe » que dans les précédents recueils. Mais le poète se fait « pontier, portiqueur, passeur de mots », ces « mots enclos comme paquets de poèmes posés », et le mimétisme entre le pavé typographique et le conteneur soulevé par le portique devient un fil conducteur possible.

Dans le poème ainsi « mis en boîtes » se sédimente toute une mémoire de lectures : derrière le poète-grutier se profile le « funambule » de Rimbaud, tandis que le « portique » lui-même, dans toutes ses métamorphoses, convoque Baudelaire, et que l'affirmation « rien ne sort du lieu » prend des accents mallarméens. Plus près de nous, la langue incisive, nominale, ainsi que l'exhortation à « bloquer l'effusion », rappellent le refus de « lyriquer » d'Antoine Émaz. Enfin, le « poème caisson posé comme ça » répond fraternellement aux *Caisses* de Christophe

Tarkos, dans une même réflexion sur le signifiant et le signifié, un même désir de faire effet de réel, une même rumination de l'objet, une même vitesse du phrasé : « *Ces caisses, elles ne donnent rien de plus à lire que ce qu'elles contiennent mais elles donnent tout ce qu'elles contiennent, immédiatement, jusqu'au dernier mot.* » (*Caisses*, POL, 1998). À la différence près que pour Tarkos, « *un poème, c'est un tas* », une coulée, tandis que chez Jacques Moulin, le flux se contient, il s'organise autour d'un centre de gravité : « comment manœuvrer le poème avec autant de tirant d'eau » est la question que ne cesse de se poser l'Orphée portefaix, soucieux de « caler » ses mots sur la page, comme le portiqueur cale par centaines ses conteneurs sur le pont du navire, minutieux, cherchant l'assiette.

Une autre ligne de force du recueil tient à la dimension mythique conférée au décor industriel et à ses engins, comme si les quais palpitaient encore de leur « vie antérieure ». Pour traduire le choc que provoque le portique, dans sa hauteur vertigineuse, sa verticalité extravagante, sa puissance forcenée, il faut convoquer l'antique, la divinité, l'hubris. Le portique se dresse devant l'homme, vaguement menaçant, « chariot de combat pour Titans », « Léviathan des quais », hissant sa marchandise, « pâtée pour Minotaure ». Mais le poète, qui a longtemps et finement rêvé sur cette armature d'acier et de câbles, pur produit de l'ère technologique moderne, y décèle également « une échelle de voisinage avec les cieux », et même, une grâce : « Chaque port part aux étoiles depuis la boue » (Baudelaire, encore). Là gît le pouvoir du regard poétique, qui invite le lecteur à voir autrement notre monde actuel, en faisant un pas de côté. Soudain s'effacent la mer souillée par la pollution, l'encombrement outrancier des quais, « la souffrance [...] des hommes-à-crochets » ; ce n'est plus le port du Havre aujourd'hui, c'est la baie d'Athènes où une tempête brisa le navire de Zénon de Cittium, fils de marchand, qui découvrit une fois cloué à terre les écrits de Xénophon, renonça au négoce, devint presque par hasard philosophe pour fonder le stoïcisme... ou *École du Portique*. Oui, sur les docks, « l'esprit circule », et pour celui qui sait traverser les apparences, « le Portique s'élève à bonne hauteur comme une vérité possible ».

Il faut rendre grâce, enfin, à la réussite éditoriale de cet ouvrage, où tout fait sens, qu'il s'agisse du choix par l'éditeur François-Marie Deyrolle du format à l'italienne, qui modèle la page à la semblance du conteneur, mimétisme réaffirmé par la disposition typographique ramassée en caissons de mots et calibrée au millimètre, ou du travail de la graphiste Juliette Roussel sur les lettrines qui ouvrent chaque partie (le P en pièce de coin, le O en boucle de haussière, la cédille du C en crochet de caliorne, le Y en chevron d'estuaire). Les gravures d'Ann Loubert aux lignes épurées sont le fruit d'un véritable dialogue avec l'auteur. La verticalité et l'angle s'imposent, pour montrer un paysage totalement déserté par les hommes, « tout un monde réduit dans l'attente des rouilles », « terminal » de post-apocalypse que le poète ne peut s'empêcher d'imaginer en fin de recueil, et où les lieux seraient rendus à « l'animal » ou au « néant », libérés des excès de la civilisation. Désireux de ressusciter une ancienne tradition du livre, l'éditeur a invité François Bon à rédiger un prière d'insérer, dans lequel l'écrivain écrit que l'on reconnaît dans ces pages « un texte fort en ce qu'il n'est pas en lui-même sa propre terminaison ou finalité, mais vient chercher en vous-même sa traversée vers le dehors ». Car du port de commerce au commerce des idées, on sort de ce recueil poétique intimement persuadé qu'il y a « place pour du pneuma sur les quais plats Du souffle igné dedans les fers », et cette révélation, face à l'apologie de la technologie et de la consommation qui est la marque de notre temps, est encore un bienfait.

Portiqueurs

PORTIQUE : appareil de levage à champ d'action parallélépipédique, comportant une ossature horizontale portée par des pieds, ou « palées », se déplaçant au sol sur des rails de roulement parallèles, et sur laquelle se meut l'engin de levage proprement dit. On dit aussi pont-portique, portique roulant, pont transbordeur (...).
Grand Larousse encyclopédique, s. v.

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques.
C. Baudelaire

Nous sommes face au large¹. D'emblée, les tentations mystiques, les séductions de l'harmonie sont récusées :

Poulies bigues leviers crics caliornes poutrelles palans (...),

mais déjà le lecteur sait qu'il n'aura pas droit aux « mille feux » des soleils marins : c'est un livre sobre, aux illustrations en noir et blanc — des encres où la figuration est épurée par la géométrie et par le vide —, au texte comme arrimé en blocs quadrangulaires sertis dans la largeur des marges. Butant sur ces chicanes de mots techniques dressés là sans ponctuation ni verbe, on devra mériter la suite, quand peu à peu la phrase s'ébranle ; d'autres arrivent, encapsulant les maux des hommes au travail (« Trapèze à l'épaule anneaux dans le nez ») ; on se sent voyeur, « romantique au parterre », puis progressivement accueilli ; on suit alors un fil de narration, répit et récompense, non sans une distance malicieuse, car c'est l'histoire de Zénon faisant naufrage devant Athènes, et voici un autre Portique, teint lui aussi : la *Stoa* qui valut aux stoïciens leur nom². Zénon qui, rapporte Diogène Laërce, était « maigre, grand et noir de peau », avec « le cou de travers » — un philosophe-grue, en quelque sorte.

Un geste est réitéré : « bloquer l'effusion », « mettre en pièces » ; l'ensemble est d'ailleurs comme sectionné en cinq parties, chacune s'ouvrant sur une image, le texte à la suite. On démonte les éléments de la machinerie portuaire, on analyse les actions — chargement, déchargement, manipulations... et assez vite se dessine l'analogie (l'identité ?) entre les travaux portuaires et l'écriture du poème : « Le poète est pontier portiqueur passeur de mots. » En dépit de la scansion permanente ou avec elle, le propos s'élargit, la phrase prend de l'ampleur, et tout à coup Saint-John Perse n'est plus très loin :

¹ *Portique*, poèmes de Jacques Moulin, dessins de Ann Loubert, L'Atelier contemporain, Strasbourg, 2014.

² Les portiques d'Athènes ont gardé à peu de chose près leur nom antique ; mais, en perdant leurs piliers, ils se sont fait plus intérieurs, forant à travers le bâti existant, commerciaux souvent, et parfois culturels : les *stoas*, aujourd'hui, sont des *passages*.

Le poème s'arrondit sur la ligne des quais Tout un chemin de ronde sur les routes du monde

Si « la mécanique tue la lyrique » (est-ce si sûr ?), une lyrique autre naît, faisant fond sur les vocabulaires spécialisés, dont l'auteur exploite la polysémie, tout comme il joue de la pluralité des idiomes et des niveaux de langue. Ici, toujours, le mécanique prend le pas sur le vivant : ainsi la grue cendrée ne vaut que pour ce qu'elle nous fait entendre de la grue métallique. Ni albatros, ni lombric, le poète à la fin trône dans sa cabine, ayant fait sien « le point de vue des dieux ailés » — ironique et patiente apothéose.

On regrette d'avoir à séparer ce que le livre unit si justement, images et textes : car cet ouvrage vaut avant tout pour le rythme qu'il construit. Bien sûr, on sent des parentés évidentes de l'un à l'autre : usage de blocs (formes géométriques à découpe nette dans les encres) ; recours au blanc (l'illustratrice a séjourné un an en Chine, et l'on peut penser que son jeu avec les vides s'en ressent) ; variation d'allure, car les dessins font alterner les silhouettes hiératiques au noir profond (comme dans ces deux quasi-hiéroglyphes de la quatrième de couverture, qui peuvent évoquer aussi bien les extrémités d'un pont transbordeur ou, très loin du propos, des cabines de bain) avec des vues beaucoup plus fluides, cursives, où s'inscrit la trace du geste, laissant imaginer que le calame a pris le relais du pinceau — ainsi, en ouverture de PORTIQUE I, les grues esquissées parmi d'autres éléments du port ont une allure dansante, presque animale...

Cela n'étonnera pas de la part d'un éditeur qui travaille tout particulièrement à confronter textes et images selon des modes inventifs, échappant à la forme convenue de l'œuvre picturale assortie d'un commentaire autorisé. On a, chaque fois, affaire à un vrai dialogue entre créateurs : témoins deux numéros de la revue éponyme, parus respectivement en 2013 et 2014, et titrés pour l'un : « Pourquoi écrivez-vous sur l'art ? » (question posée à des romanciers, poètes et autres écrivains), pour l'autre (question posée à des plasticiens et à des peintres) : « Que lisez-vous ? ». Ann Loubert et Jacques Moulin répondent, ici, à leur façon.